

La visite de Sholem Asch, Shlomo Mikhoels et Itsik Fefer à Montréal

extrait

Sholem Shtern

Number 139, November 2013

Voix yiddish de Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70786ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Shtern, S. (2013). La visite de Sholem Asch, Shlomo Mikhoels et Itsik Fefer à Montréal : extrait. *Moebius*, (139), 99–104.

SHOLEM SHTERN

La visite de Sholem Asch, Shlomo Mikhoels et Itsik Fefer à Montréal (extrait)

Une foule immense s'était présentée au grand rassemblement où Fefer et Mikhoels devaient prendre la parole. Le Forum de Montréal se trouvait rempli à pleine capacité et s'y pressaient tant des Juifs que des non-Juifs. Si j'ai bonne mémoire, Fefer parla en yiddish et en russe, comme Mikhoels d'ailleurs. Tous deux évoquèrent la catastrophe que les hordes meurtrières dirigées par Hitler avaient apportée et décrivent les horreurs vécues par notre peuple. La voix puissante de Mikhoels et son cri retentissant de « Mort au fascisme ! » émurent au plus haut point l'auditoire.

Sholem Asch parla peut-être une dizaine de minutes. Il fit l'éloge de l'Union soviétique, dont l'héroïque armée rouge allait briser l'élan nazi :

— Les blindés allemands seront engloutis comme les chariots du pharaon d'Égypte. Juifs, notre malheur est grand ! Il nous faut tout tenter avant qu'il ne soit trop tard ! Sauvons notre peuple et nos frères juifs !

Il s'exprima comme un être brisé par l'émotion, la voix tremblante et entrecoupée de sanglots. On pouvait sentir qu'une crainte terrible s'était emparée de lui. Asch retourna à sa place près de moi. Il se tordait les mains. Des larmes coulaient sur son visage. Il murmurait :

— Quel malheur ! Qu'advient-il de mon peuple !

Pendant son discours, Mikhoels tenta de moraliser (*musrn*) devant son auditoire :

— Vous ne faites pas assez pour voler au secours de nos frères et de nos sœurs qui subissent les persécutions.

Ici l'on mange d'abord à sa faim puis ensuite l'on verse des larmes.

Le fait d'avoir mentionné la question de l'extermination des Juifs horrifia toutefois la foule et les allusions à l'aisance matérielle des Canadiens déplurent à plusieurs...

Itsik Fefer parla à peu près sur un ton égal et décrivit le massacre effroyable dont étaient victimes les Juifs. Du même souffle, il pointa du doigt quelques écrivains juifs de Montréal qui étaient venus l'entendre, lui et Mikhoels, puis s'exclama :

— Nous, les littérateurs d'Union soviétique, sommes au courant de votre situation et suivons le moindre de vos gestes en tant que représentants des lettres yiddish.

Si ma mémoire ne me trahit pas, Fefer et Mikhoels quittèrent la ville le lendemain en direction de Toronto, tandis que Sholem Asch resta quelques jours de plus à Montréal. Madja se joignit à lui. Je fis remettre à Asch mon recueil de poésie, tout en saisissant qu'il n'aurait sans doute pas la patience de le lire immédiatement, ni peut-être jamais l'occasion de le feuilleter. C'est ainsi, du moins, que l'on m'avait décrit Asch.

Le lendemain, le téléphone sonna très tôt chez moi. C'était un des membres de l'entourage de Asch qui appelait pour me faire savoir que ce dernier semblait hors de lui-même.

— Il est terriblement en colère contre vous. Il vous prie de venir le rencontrer au plus tôt. Asch a une lettre à vous remettre et il est tenté de la déchirer en morceaux plutôt que d'attendre de vous la donner en main propre.

Je répondis à mon interlocuteur d'avertir Asch que je me trouvais dans un état de grande fatigue, mais que je me rendrais auprès de lui le plus rapidement possible. Il valait mieux, dans ces conditions, que l'homme avec qui je conversais au téléphone s'empare lui-même de la lettre pour la mettre à l'abri. Asch se calma enfin, puis accepta de remettre la missive à l'individu en question. On me donna la lettre en main propre, au moment où j'entrais dans le restaurant de l'hôtel. J'ouvris l'enveloppe et entrepris de parcourir lentement l'écriture illisible de Sholem Asch. Quand finalement je réussis à déchiffrer les mots un à un, une joie profonde descendit sur moi.

Cette lettre ne reflétait pas seulement l'attitude positive de Asch à mon égard ; elle révélait aussi les aspects les plus positifs de sa personnalité. Jusqu'à ce jour, je considère cette lettre comme un document artistique montrant un Sholem Asch profondément attaché à la littérature yiddish, à tel point qu'elle servira sans doute au moment de rédiger sa biographie. Je la cite intégralement :

À Sholem Shtern

J'ai terminé la lecture de votre poème « Der tate gezegnt zikh » [Papa fait ses adieux] et je vous remercie pour l'élévation spirituelle qu'il m'a procurée. Il y a longtemps, très longtemps, que je ne m'étais senti transporté sur les prés verdoyants et frais de notre magnifique littérature pour y rencontrer le cœur d'une maman juive, comme dans votre poème « Der tate gezegnt zikh ». Tout ce qui concerne les qualités touchantes de générosité, de fidélité et de bonté que l'on trouve dans notre modeste vie juive, figure dans ce poème. Votre écriture sent les champs fleuris – et l'odeur saine dans la forêt de la sciure de bois baignant dans la rosée du matin. Votre yiddish a de la force et coule de source depuis l'âme du peuple juif. Merci à vous et portez-vous bien. Gardez courage!

Sholem Asch

Dans un coin du restaurant se trouvaient assis Sholem Asch et Madja, qui prenaient leur déjeuner et conversaient. Je me suis dirigé vers leur table et j'ai remercié Asch pour sa lettre. Ce dernier sourit, me présenta Madja et dit :

— Assoyez-vous. Vous prendrez bien une bouchée avec nous. Hier on m'a photographié de façon formelle à la Bibliothèque publique juive. Vous n'y étiez pas ? On m'a dit que vous vous trouviez à l'école en train d'enseigner. Il faut donc que nous prenions une autre photo aujourd'hui, moi, Madja, vous et votre Sonia, tous ensemble. Je défrayerai le coût du photographe. Allez chercher votre épouse et ne tardez pas trop, car nous quittons la ville cet après-midi.

En route vers le train, nous sommes donc entrés chez un photographe bien connu de la ville. Lorsque l'homme, qui était juif, reconnut Sholem Asch, son visage rayonna

de surprise et de joie. Il nous fit asseoir et nous montra comment prendre la pose. Sholem Asch finit toutefois par exprimer son impatience :

— Monsieur, on m'a déjà photographié autant de fois qu'il y a de cheveux sur votre tête. Faites vite, car nous nous rendons de ce pas à la gare.

Aucune des personnalités importantes qui s'étaient intéressées à Sholem Asch, et qui s'étaient bousculées pour le voir arriver, ne se trouvait maintenant sur place pour l'accompagner lors de son départ au train. Sans doute jugeaient-elles avoir déjà reçu leur part d'honneurs...

Asch jeta sur ses épaules un châle de soie blanche qui lui donnait l'allure d'un prince polonais. Les passants ne furent d'ailleurs pas sans remarquer la prestance d'un homme aussi droit et fier. Asch marchait avec dignité. Il devait toutefois marquer une pause de temps à autre, car Madja ne parvenait pas à suivre son rythme trop rapide. Tout à coup, Asch se tourna vers Sonia et dit :

— Vous réussissez à accepter le métier de votre mari ? Les femmes qui épousent des écrivains n'ont guère la vie facile. Ma conjointe Madja est une femme admirable (*tsedeykes*), d'autant plus qu'elle m'endure... alors que mon humeur est maussade. Ce misérable Abe Cahan ainsi que ce Liberman ne cessent de me harceler. Récemment, on a publié à mon sujet dans le *Forverts* les insultes et les calomnies les plus folles. Pourquoi s'en prennent-ils à moi avec autant d'insistance ? Je ne dors pas durant des nuits entières. Je dois même avaler des somnifères. L'extermination des Juifs polonais me hante. On les massacre. Les Juifs d'Union soviétique, dont vient de s'emparer Hitler, subissent le même sort. Il en va ainsi dans d'autres pays occupés qui possèdent des populations juives. Tous ces événements m'ont terriblement attristé. Je suis convaincu que les Alliés vont remporter la victoire. Pour nous, les Juifs, ce triomphe arrivera toutefois trop tard. Quel malheur ! Qu'advient-il de mon peuple ? Quelle catastrophe pour nous tous !

Le jour disparaissait hâtivement en cette saison d'hiver et un soleil flamboyant, déjà bas à l'horizon, se reflétait sur des plaques de glace parfaitement lisses. Les rayons brillants de l'astre aveuglaient. La ville entière

baignait dans la lueur rougissante du soleil couchant. Le crépuscule ne dura que quelques minutes, puis une ombre descendit sur les rues. Sholem Asch pressa le pas, comme s'il voulait se dépêcher pour atteindre son but, comme s'il cherchait à fuir au plus vite un lieu où il se serait égaré par inadvertance... Même avec ce châle blanc, sa silhouette s'était modifiée. En fait, il ressemblait davantage à un Juif que l'on chasse la tête recouverte d'un *tales*, et qui erre dans des pays lointains. Nous avons pénétré dans la gare. Un profond chagrin hantait le visage de Asch. Je jetai un coup d'œil sur lui et sur Madja, puis me mis à penser que ses ouvrages si profondément juifs et si hautement artistiques ne lui avaient apporté que des calomnies. Pourquoi tourmentait-on Asch à ce point ?

Jusqu'à ce jour, je ne cesse de m'attrister de ce que des personnes indignes aient assombri et rendu amères les dernières années de cet auteur, pourtant une figure de premier plan au sein de la littérature yiddish. Que sa mémoire soit bénie et vénérée ! Asch a produit des œuvres (*sforim*) qui méritent de figurer parmi les plus pures et les plus élevées du corpus littéraire juif. Grâce à elles, son nom sera retenu par les générations futures. Un temps viendra où cet écrivain sera reconnu à sa juste valeur. Cela semble certain, d'autant qu'il a lui-même donné par son écriture un lustre nouveau à la très remarquable et très évocatrice littérature yiddish d'envergure mondiale.

Sholem Shtern, « La visite de Sholem Asch, Shlomo Mikhoels et Itsik Fefer à Montréal », *Nostalgie et tristesse. Mémoires littéraires du Montréal yiddish*, Montréal, Éditions du Noroît, 2006, p. 172-178. Traduction de Pierre Ancil.

Sholem Shtern (Tishvits, Pologne, 1906 – Montréal, 1991)

Poète et critique communiste, Sholem Shtern a été le porte-parole de ce mouvement dans les domaines de l'éducation, de la littérature et de la culture. Pendant plusieurs années, il a été le directeur des écoles I. L. Peretz. Il a publié des recueils de poèmes et de nouvelles et quelques romans en vers, dont *In Kanade* (1963), œuvre en deux tomes brossant le portrait du monde rural québécois francophone, et *Dos vayze boys* [La maison blanche], 1967. Il a collaboré régulièrement à plusieurs quotidiens, dont le *Keneder Odler*, l'*Oyfkoum* (New York) et le *Literarische Bleter* (Varsovie).



Les écrivains yiddish montréalais Jacob-Isaac Segal et Ida Maze en compagnie du poète yiddish new-yorkais Aaron Glanz-Leyeles, au parc Jeanne-Mance, au début des années 1950. À l'arrière-plan, l'avenue de l'Esplanade, à la hauteur de l'avenue du Mont-Royal.

Archives de la Bibliothèque publique juive de Montréal, collection de photographies de la bibliothèque.